

VÉRONIQUE DOMINGUEZ-GUILLAUME
ET ÉLISABETH GAUCHER-RÉMOND (DIR.)

EXPÉRIENCES CRITIQUES

Approche historiographique
de quelques objets littéraires médiévaux





EXPÉRIENCES CRITIQUES

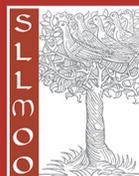
Approche historiographique de quelques objets littéraires médiévaux

Quelle est la place des études littéraires médiévales dans un contexte scientifique où, des Annales à la *microstoria*, les sciences humaines apportent un éclairage sans cesse renouvelé aux savoirs qu'elles constituent ?

Devenu académique, le savoir sur les textes littéraires médiévaux a été soumis à un examen où bien souvent, l'histoire littéraire leur a attribué une place aussi restreinte que discutée. L'ouvrage évoque quelques-uns des critères qui ont déterminé cette histoire particulière, une histoire de la critique où se sont succédés engouements et rejets. Existe-t-il une « New Philology » ? Le roman du XIII^e siècle est-il réaliste ? Dans un premier temps sont étudiés quelques débats, ainsi que des notions formelles comme celles de motif, d'art poétique ou de genre, et enfin la question des relations entre l'homme et l'œuvre : quel fut le rôle de tous ces éléments dans le classement, l'évaluation et l'appréciation des textes littéraires médiévaux ? Dans un second temps, des études de cas explorent le fonctionnement de ces outils critiques dans deux domaines : le roman arthurien et la lyrique.

Loin d'en faire le procès, les contributions éclairent les pouvoirs exercés par les gestes critiques successifs sur les objets littéraires médiévaux. Et des premiers jugements étudiés à l'engagement de chaque contributeur, c'est une histoire vive qui s'écrit, la pluralité des démarches s'accompagnant de surprises et de créations.

Illustration : Maurice Lalau, illustration du *Roman de Tristan et Iseut renouvelé* par Joseph Bédier, Paris, H. Piazza et Cie, [1909], planche X, « Toute la nuit, traversant pour la dernière fois les bois aimés, ils cheminèrent sans parole » © Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne



ISBN : 979-10-231-3255-7

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

EXPÉRIENCES CRITIQUES



Cultures et civilisations médiévales
collection dirigée par Jacques Verger et Dominique Boutet

Dernières parutions

Le Manuscrit unique. Une singularité plurielle
Élodie Burle-Errecade & Valérie Gontero-Lauze (dir.)

Le Rayonnement de la cour des premiers Valois à l'époque d'Eustache Deschamps
Miren Lacassagne (dir.)

Ambedeus. Une forme de la relation à l'autre au Moyen Âge
Cécile Becchia, Marion Chaigne-Legouy et Lætitia Tabard (dir.)

Épistolaire politique. II. Authentiques et autographes
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Imja et name. Aux sources de l'anthropologie germanique, anglo-saxonne et slave
Olga Khallieva Boiché

Lire en extraits. Lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge
Sébastien Morlet (dir.)

Savoirs et fiction au Moyen Âge et à la Renaissance
Dominique Boutet & Joëlle Ducos (dir.)

Épistolaire politique. I. Gouverner par les lettres
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Prédication et propagande au temps d'Édouard III Plantagenêt
Catherine Royer-Hemet

Intus et foris. Une catégorie de la pensée médiévale?
Manuel Guay, Marie-Pascale Halary & Patrick Moran (dir.)

Wenceslas de Bohême. Un prince au carrefour de l'Europe
Jana Fantysová-Matějková

L'Enluminure et le sacré. Irlande et Grande Bretagne, VII^e-VIII^e siècles
Dominique Barbet-Massin

Les Usages de la servitude. Seigneurs et paysans dans le royaume de Bourgogne
(VI^e-XV^e siècle)
Nicolas Carrier

Rerum gestarum scriptor. Histoire et historiographie au Moyen Âge. Mélanges Michel Sot
Magali Coumert, Marie-Céline Isaïa, Klaus Krönert & Sumi Shimahara (dir.)

Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge.
Liber discipulorum en l'honneur de Philippe Contamine
Patrick Gilli & Jacques Paviot (dir.)

Véronique Dominguez-Guillaume
et Élisabeth Gaucher-Rémond (dir.)

Expériences critiques

Approche historiographique
de quelques objets littéraires médiévaux

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0598-8

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP
Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

<http://sup.paris-sorbonne.fr>

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

PREMIÈRE PARTIE

Historiographie : théories et notions

Méthode et idéologie

NOUVELLES MÉTHODES POUR TEXTES ANCIENS :
LE JOSEPH DE ROBERT DE BORON
ET LA QUERELLE DE LA *NEW PHILOLOGY*

Patrick Moran
University of British Columbia (Vancouver, Canada)

Plus de vingt ans après son déroulement, il semble possible d'évoquer la querelle de la *New Philology* en des termes non plus polémiques, mais historiques – d'autant plus qu'elle fut un débat essentiellement nord-américain, même si elle trouve ses origines, ou du moins sa cristallisation, dans la publication, française, d'*Éloge de la variante* par Bernard Cerquiglini en janvier 1989¹.

Nul n'est prophète en son pays : si l'ouvrage de Cerquiglini a connu un impact polémique plus grand en Amérique du Nord qu'en France, c'est sans doute en raison d'un terreau universitaire fort différent. *Éloge de la variante* est dédié à la mémoire de Michel Foucault, et a été publié dans la collection « Des travaux » que celui-ci avait créée aux Éditions du Seuil. À cet égard, il s'agit bien d'un ouvrage post-structuraliste, notamment dans la manière dont il remet en cause la notion de stabilité textuelle, mais aussi en ce qu'il propose l'archéologie d'une discipline, la philologie, et de ses présupposés. En France, la publication d'*Éloge de la variante* me paraît symptomatique d'une décennie médiéviste ayant eu à cœur de remettre en question les postulats structuralistes des années 1960 et 1970 : à la même époque, *La Subjectivité littéraire* de Michel Zink refuse le formalisme en replaçant la référentialité au cœur de l'étude des textes, et *La Lettre et la voix* de Paul Zumthor récuse le postulat de l'existence même d'une « littérature » médiévale. Quant au discours plus strictement ecdotique que tient Cerquiglini, son accueil relativement paisible en France s'explique sans doute par le fait que depuis l'après-guerre les éditeurs français privilégient en majorité la méthode dite « du manuscrit de base », et qu'*Éloge de la variante* a maille à partir, surtout, avec le lachmannisme et le bédierisme originels.

En Amérique du Nord, le caractère post-structuraliste de l'ouvrage connaît une tout autre réception. Depuis dix ans l'école déconstructionniste de Yale,

1 Bernard Cerquiglini, *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Des travaux », 1989.

l'engouement pour la *French Theory*, les théories herméneutiques de Stanley Fish ont profondément influencé et clivé les humanités, et le livre de Cerquiglini est reçu dans ce contexte comme un manifeste postmoderne, appelant à un *aggiornamento* généralisé des études médiévales. Très vite le champ de la médiévistique nord-américaine va devenir un champ de bataille entre les tenants d'une « nouvelle philologie », qui appellent de leurs vœux une *épistémè* neuve et un rapport aux textes débarrassé des vieilles lunes positivistes, et les défenseurs de l'« ancienne philologie », tenants d'une continuité scientifique et méthodologique centrée sur l'établissement des textes. La parution d'*Éloge de la variante* cristallise les tensions bien plus qu'elle ne les crée. Dès janvier 1990, un an tout juste après la parution du livre, la revue *Speculum* consacre un numéro spécial à la *New Philology*², qui constitue l'acte de naissance officiel de cette école : le délai est un peu court pour que l'on voie un lien de causalité stricte entre les deux parutions. Plus tôt encore, en 1988, Stephen G. Nichols avait déjà dirigé un numéro spécial de la *Romanic Review* intitulé « The Legitimacy of the Middle Ages »³ (« La légitimité du Moyen Âge »), numéro qui rassemblait les actes d'un colloque organisé en 1987 annonçant déjà bon nombre des orientations adoptées par les néo-philologues.

On le voit, le terrain était propice au débat concernant la *New Philology*, et si celui-ci a beaucoup tourné autour d'*Éloge de la variante* et a connu son point d'orgue au début des années 1990, il mobilise en réalité des oppositions de fond qui parcourent toute la décennie 1980, et qui outrepassent la seule philologie au sens restreint du terme. De manière significative, le volume collectif dirigé par Stephen Nichols, Marina et Kevin Brownlee en 1991 pour faire suite au numéro de *Speculum* de janvier 1990 s'intitule *The New Medievalism*⁴, formule bien plus englobante que celle de « *New Philology* ».

Néanmoins c'est cette dernière formulation qui est restée attachée au mouvement, et à juste titre sans doute, car la question du statut des textes est au fondement de ses préoccupations : qu'est-ce qu'un texte médiéval ? quelle est sa stabilité ? où réside le principe auctorial ? Un texte en particulier me semble intéressant pour éclairer la teneur du débat : le *Joseph* de Robert de Boron, pour au moins deux raisons ; d'abord, parce que la question de son statut a opposé deux représentants majeurs de la nouvelle et de l'ancienne philologie, Bernard Cerquiglini et Richard O'Gorman ; et, deuxièmement, parce que ces deux médiévistes ont chacun produit une édition de ce roman, ce qui permet de mesurer *de visu* l'application de leurs thèses.

² *Speculum*, 65, 1990, p. 1-108.

³ *Romanic Review*, 79, 1988, p. 1-248.

⁴ Marina S. Brownlee, Kevin Brownlee et Stephen G. Nichols (dir.), *The New Medievalism*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1991.

Le débat qui oppose Cerquiglini et O'Gorman illustre à quel point il serait réducteur de limiter la querelle de la *New Philology* à sa phase visible du début des années 1990. On le sait, le *Joseph* de Robert de Boron, bref roman rédigé vers 1200 et consacré aux origines christiques du Graal, innove sur plusieurs points : il inaugure le motif du Graal comme relique de la Passion ; il est le premier roman à se consacrer à Joseph d'Arimathie et à la translation du Graal d'Orient en Occident ; il marque la naissance de l'écriture cyclique, puisqu'il constitue la première partie de la trilogie *Joseph-Merlin-Perceval* ; et, surtout, il voit naître les débuts de la prose vernaculaire, puisque, originellement rédigé en octosyllabes à rimes plates, il est mis en prose peu après, sans qu'il soit possible de déterminer si cette opération est du fait de Robert lui-même ou d'un autre.

Au xx^e siècle, c'est d'abord William Nitze qui édite la version en vers, sous le titre *Estoire dou Graal*, en 1927⁵. La version en prose, éditée par William Roach dans un numéro de *Romance Philology*, ne paraît qu'en 1956⁶, et n'est pas une édition critique : Roach ne fait que transcrire le texte du manuscrit de Modène, alors que le *Joseph* en prose survit dans plus d'une quinzaine de témoins. La tradition manuscrite du *Joseph* en vers et en prose n'est pas simple. Le texte en vers ne survit que dans un seul manuscrit de la fin du xiii^e siècle, le BnF, fr. 20047 : la critique s'accorde pour dire que ce manuscrit *R*, d'une qualité assez médiocre, ne représente pas l'archétype de la version en vers mais en découle, indépendamment des manuscrits en prose. Quant au texte en prose, il survit dans dix-sept témoins, dont cinq sont des fragments ou des interpolations. De ces témoins, deux tout particulièrement ont retenu l'attention, parce qu'il s'agit des deux occurrences où le *Joseph* est suivi à la fois du *Merlin* et du *Perceval* : le BnF, NAF 4166 (le célèbre manuscrit Didot), daté de 1301, et le manuscrit E 39 de la Biblioteca Estense de Modène (seconde moitié du xiii^e siècle), édité par Roach.

Au début des années 1970 paraissent deux articles de Richard O'Gorman, dans *Romance Philology* et la *Revue d'histoire des textes*⁷, qui posent les bases d'une édition scientifique du *Joseph* en vers et en prose. Le débat qui va avoir lieu dans les années 1980-1990 entre Cerquiglini et O'Gorman repose principalement

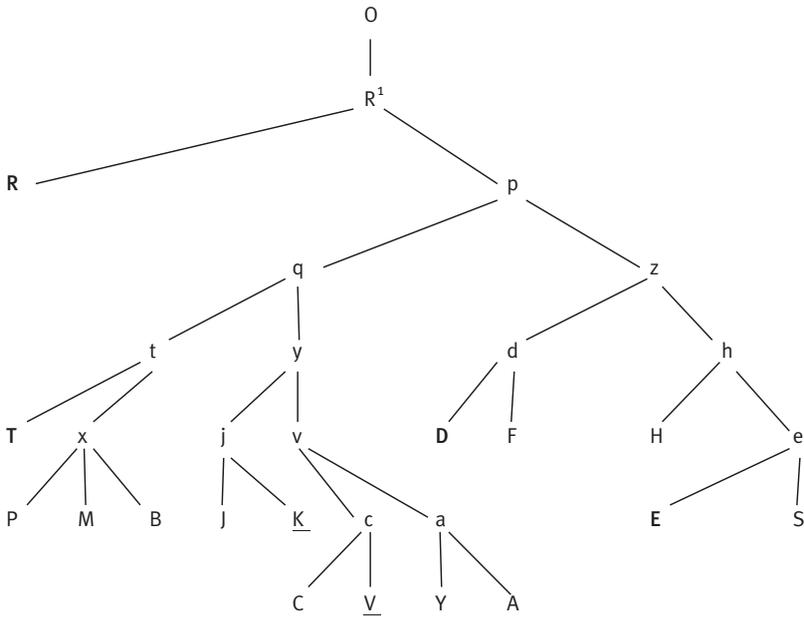
5 Robert de Boron, *Le Roman de l'Estoire dou Graal*, éd. William Nitze, Paris, H. Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 1927.

6 William Roach, « The Modena Text of the Prose *Joseph d'Arimathie* », *Romance Philology*, 9, 1956, p. 1-30.

7 Richard O'Gorman, « The Prose Version of Robert de Boron's *Joseph d'Arimathie* », *Romance Philology*, 23, 1969-1970, p. 449-461 ; et « La tradition manuscrite du *Joseph d'Arimathie* en prose de Robert de Boron », *Revue d'histoire des textes*, 1, 1971, p. 145-181.

sur ces articles, notamment le second, dans lequel O’Gorman construit son *stemma*, que voici (avec ajout du vers)⁸ :

32



Je le commente très brièvement. O’Gorman confirme que le manuscrit du *Joseph* en vers ne représente pas le modèle de la mise en prose, mais qu’il dérive de cet archétype R^1 , au même titre que la mise en prose. Quant aux témoins de la prose, ils se répartissent en deux grandes familles, q et z . O’Gorman se fonde sur des rapprochements avec R pour affirmer que la famille q est plus proche de l’original en prose ; la famille z en revanche, qui englobe les manuscrits Didot et Modène (D et E), est le résultat d’un remaniement légèrement abrégé. Le manuscrit D souffre de plus d’être le fruit d’un copiste négligent.

L’originalité d’O’Gorman est de réhabiliter la version en prose dans le cadre d’un regard global sur la tradition manuscrite du *Joseph*⁹. Les médiévistes antérieurs avaient tendance à minimiser, voire à ignorer l’existence de la prose, ne traitant que de la forme versifiée. Ce mépris est dommageable pour une entreprise d’édition de texte, explique O’Gorman, puisque le manuscrit R n’est qu’un piètre représentant du *Joseph* en vers : en réalité, le recours à la prose permettrait à l’éditeur de mieux retrouver l’archétype R^1 lorsque R s’en éloigne. Mais plus encore, la version en prose est un texte qui vaut pour lui-même, et mérite d’être édité en tant que tel. De fait, l’édition critique du *Joseph* que

8 *Ibid.*, p. 172.

9 Voir notamment l’article paru dans *Romance Philology*, p. 450-451.

fournira O’Gorman en 1995¹⁰ présentera de manière synoptique le vers et la prose, à statut égal.

Dans son livre paru en 1981, *La Parole médiévale*¹¹, qui contient déjà en germe bon nombre des propositions d’*Éloge de la variante*, Cerquiglini reprend le *stemma* d’O’Gorman pour le critiquer en profondeur. Les critiques de Cerquiglini ne visent pas, on s’en doute, à proposer un *stemma* concurrent : au contraire, elles sont le lieu où il peut exprimer le plus clairement les réserves qu’il éprouve envers l’attitude philologique traditionnelle, réserves qui constitueront ensuite le fondement de l’*Éloge* de 1989. La première partie de *La Parole médiévale*¹² traite de la représentation du discours dans le *Joseph* et vise à démontrer, dans la lignée des travaux de Jean Rychner sur la *Mort Artu*¹³, que la prose est un canevas aussi contraignant que le vers, et qu’elle invente ses propres codes et ses propres règles : il s’agit de mettre à bas l’idée que la prose serait un mode d’expression plus naturel, plus transparent, qui nous emmènerait au plus près de la langue parlée. Le propos est linguistique et stylistique, et non philologique ; toutefois l’étude croise fréquemment le chemin de la philologie, puisque Cerquiglini prend en compte des questions codicologiques comme l’agencement du texte sur le folio manuscrit ou le jeu des lettrines, et qu’il s’intéresse aux choix des scribes confrontés à telle ou telle difficulté de compréhension. Cet intérêt pour les questions philologiques est foncièrement critique : c’est l’approche linguistique même de Cerquiglini qui l’induit à porter un regard dubitatif sur les habitudes traditionnelles d’édition de texte. Pour citer ses mots :

La recherche de régularités stylistiques formelles en un domaine, telle la prose, habituellement attribué à une « nature » de la langue permet de faire progresser la compréhension de manuscrits jugés adultérés, en procédant à une archéologie de cette adultération, et ouvre la voie à leur édition. La démarche dont nous avons souhaité donner l’illustration ici peut donc se trouver en position de concurrence avec la philologie ordinaire¹⁴.

À la fin de la première partie, avant de quitter Robert de Boron pour d’autres sujets, Cerquiglini consacre donc huit pages à une première critique de la

10 Robert de Boron, *Joseph d’Arimathie. A Critical Edition of the Verse and Prose Versions*, éd. Richard O’Gorman, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1995.

11 Bernard Cerquiglini, *La Parole médiévale. Discours, syntaxe, texte*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

12 *Ibid.*, p. 15-123 : « Première partie : Grammaires de l’inscription ».

13 Jean Rychner, *L’Articulation des phrases narratives dans la Mort Artu. Formes et structures de la prose française médiévale*, Genève, Droz, 1970.

14 Bernard Cerquiglini, *La Parole médiévale, op. cit.*, p. 116.

philologie traditionnelle, qui annonce celle de 1989¹⁵. L'analyse stématique menée par O'Gorman est l'objet principal de ses critiques – non pas, d'ailleurs, que Cerquiglini soit particulièrement opposé aux travaux d'O'Gorman en particulier, mais parce qu'il représente à ses yeux les travers typiques de sa pratique. Il faudrait citer les huit pages en entier, tant elles résument de manière anticipée ce que sera le propos d'*Éloge de la variante*; je me contenterai d'en reproduire un paragraphe significatif :

Disposant de matériaux qu'il considère comme usés et douteux, le philologue rêve de retrouver l'instant primordial où la voix de l'auteur s'est liée à la main du premier scribe. On peut certainement mettre en cause une telle recherche en ce qui concerne les textes français du Moyen Âge. Les méthodes philologiques, mises au point pour les textes grecs et latins dont les copistes, fort scrupuleux, ne sont coupables que d'erreurs involontaires, s'appliquent mal aux textes de langue vulgaire que les scribes manipulent librement. Cette liberté, de plus, montre que la quête d'une origine ne correspond guère au fonctionnement de cette littérature dont le principe est la mouvance. Le scribe est toujours peu ou prou un remanieur et sa copie, une version. Digne d'intérêt en lui-même et par le réseau dont il participe, chaque manuscrit traduit la réception d'une version précédente par une esthétique, un type stylistique, un genre. Ces réserves d'ordre général deviennent à tout le moins une divergence sérieuse dans le cas des textes qui nous occupent¹⁶.

Le terme de « mouvance » emprunté à Paul Zumthor sera remplacé en 1989 par celui de « variance », mais les griefs contre l'attitude philologique traditionnelle sont déjà en place. Alors que Cerquiglini voit dans les témoins du *Joseph* en prose autant de solutions apportées à la question de la mise en prose d'un original en vers, O'Gorman réduit le foisonnement de ces versions en familles hiérarchisées, l'une bonne et l'autre mauvaise, ou moins bonne; surtout, O'Gorman ne parle pas de mises en prose au pluriel, mais d'une mise en prose, symbolisée par la lettre *p*, l'archétype perdu qu'il s'agit de retrouver au plus près possible. Rien n'oblige pourtant, remarque Cerquiglini, à considérer que la quinzaine de témoins de la prose remontent à un archétype unique :

Rien, sinon l'activité philologique même. Si l'on veut pouvoir classer ces quinze manuscrits en fonction de leurs fautes ou de leurs leçons communes, il est nécessaire de supposer leur dérivation à partir d'un texte premier, point unique d'où l'on construira en arborescence le schéma probable de leur filiation. Pensée de l'origine, pensée généalogique, pensée patriarcale : les manuscrits

¹⁵ *Ibid.*, p. 116-123.

¹⁶ *Ibid.*, p. 117.

se regroupent en une famille, d'où sont bannis inceste et mésalliance, et sans laquelle il n'est point de philologie¹⁷.

Ce regard hiérarchisant amène O'Gorman à valoriser les exemplaires en prose les plus proches du vers, puisqu'ils sont les plus proches de l'archétype : ainsi le manuscrit de Tours (*T*) est considéré le meilleur, parce qu'il est le plus comparable à *R*. Une telle attitude est absurde aux yeux de Cerquiglini, pour au moins deux raisons. D'abord, parce qu'elle révèle selon lui que le *stemma* d'O'Gorman est en réalité le suivant : *R* est traité comme l'archétype en vers de la mise en prose. O'Gorman, tout en reconnaissant explicitement que *R* découle de *R'* au même titre que *P*, se comporte en fait comme si *R* était le *schibboleth* d'après lequel on devrait juger de la validité des témoins en prose. Deuxièmement, et surtout, la hiérarchisation établie par O'Gorman va complètement à l'encontre du propos de Cerquiglini tel qu'il est exposé dans la première partie de *La Parole médiévale*. Pour Cerquiglini, les manuscrits Didot ou Modène (*D* et *E*), dévalorisés par le *stemma* d'O'Gorman, sont justement les plus intéressants, puisque ce sont eux qui développent le plus le système de la prose (par exemple en gommant au maximum les interventions d'auteur), alors que *T*, très proche du vers, autonomise bien moins sa pratique d'écriture et s'apparente davantage à une expérience de dérimage.

La logique de la philologie conduit donc à favoriser le manuscrit le plus transparent, le plus proche d'un texte dérimé. [...] Nous ne pensons pourtant pas que M. Roach, qui a édité le manuscrit de Modène (*E*), se soit trompé ; *E* est certainement la plus représentative des versions *de prose* du *Joseph d'Armathie*¹⁸.

En fait c'est toute la famille *z* qui est déconsidérée par O'Gorman, selon Cerquiglini : la visualisation stématique est à ce prix¹⁹. Au contraire, souligne Cerquiglini, chaque famille de manuscrits, et chaque manuscrit individuel, présente « la réponse de sa grammaire à un problème posé par un discours du vers, une solution ou un blocage²⁰ ». Il n'y a pas dégradation, mais variation et autonomisation du système de la prose ; et il n'est pas absurde de supposer qu'il y a eu non pas une, mais au moins deux, mises en prose de l'original en vers.

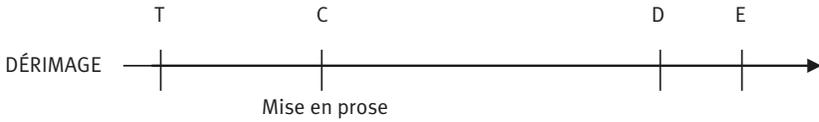
17 *Ibid.*, p. 117.

18 *Ibid.*, p. 121.

19 Richard O'Gorman, « La tradition manuscrite du *Joseph d'Armathie* en prose de Robert de Boron », art. cit., p. 173 : « Il résulte du classement proposé plus haut que, des deux familles distinctes de manuscrits, il faut écarter d'emblée ceux qui s'apparentent à la famille *z*, parce qu'ils représentent le texte d'une version écourtée qui ne mérite qu'une confiance très limitée. »

20 Bernard Cerquiglini, *La Parole médiévale*, op. cit., p. 122.

À la visualisation stemmatique, Cerquiglini préfère une formulation vectorielle, où les manuscrits sont placés en fonction de leur degré d'autonomisation²¹ :



« On peut supposer dès lors que la prose du XIII^e siècle fut bien davantage fabriquée que copiée. Considérer la mise en prose comme une activité d'écriture continuelle est cohérent, et sans doute vraisemblable²². »

L'ÉDITEUR ET SON TRAVAIL

36

À cette critique, Richard O'Gorman ne répond pas dans l'immédiat – sans doute parce qu'elle manque de visibilité, et parce que le propos global de *La Parole médiévale* est fort éloigné de l'ecdotique traditionnelle. Ce n'est donc que dans le volume collectif dirigé par Keith Busby en 1993, *Towards a Synthesis? Essays on the New Philology*, qu'il reprend le débat, alors que la querelle de la *New Philology* est encore vive. Bernard Cerquiglini est alors mieux connu comme l'auteur d'*Éloge de la variante* que de *La Parole médiévale*, le numéro de janvier 1990 de *Speculum* est passé par là, et la réponse d'O'Gorman à Cerquiglini prend des allures de contre-manifeste. Le volume *Towards a Synthesis?* se présente comme une tentative de conciliation, et réunit aussi bien des tenants de l'ancienne philologie (Keith Busby, Rupert T. Pickens, Barbara Sargent) que des représentants de la nouvelle (Donald Maddox), mais en réalité il est plutôt orienté en faveur du premier groupe que du second. L'article d'O'Gorman ouvre le volume, dans une section intitulée « Two Responses to Cerquiglini », et a pour titre « The Philologist's Craft and the New Medievalism: Apropos of a Recent Book on Old French Syntax »²³. Le titre indique à quel point, derrière une mise au point sur les critiques contenues dans *La Parole médiévale*, se trouve une défense en règle de l'art, au sens d'*ars*, du philologue traditionnel.

De même que bon nombre des reproches de Cerquiglini envers O'Gorman se comprenaient comme ceux d'un linguiste envers un éditeur, de même les réponses d'O'Gorman à son critique sont celles d'un éditeur à un linguiste. O'Gorman persiste à dire que les manuscrits *D* et *E* sont sans grand intérêt ; il

²¹ *Ibid.*, p. 121.

²² *Ibid.*, p. 123.

²³ Richard O'Gorman, « The Philologist's Craft and the New Medievalism: Apropos of a Recent Book on Old French Syntax », dans Keith Busby (dir.), *Towards a Synthesis? Essays on the New Philology*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1993, p. 7-28.

remarque aussi qu'ils peuvent difficilement être considérés comme des solutions aux problèmes posés par la mise en prose de l'original en vers, parce qu'ils n'ont très vraisemblablement pas connu cet original. De fait, d'un point de vue stemmatique, *D* et *E* ne sont pas des mises en prose, mais simplement des copies d'une mise en prose *p*. O'Gorman montre aussi les limites de l'analyse syntaxique de Cerquiglino, qui repose davantage sur les éditions préexistantes du *Joseph* que directement sur les manuscrits : bien souvent Cerquiglino prend pour argent comptant la ponctuation des éditeurs antérieurs pour fonder ses remarques stylistiques, notamment en ce qui concerne les limites du discours direct, alors qu'une re-ponctuation mettrait à bas ces remarques.

Sur les questions plus générales soulevées par Cerquiglino, O'Gorman répond tout d'abord que l'approche syntaxique et l'approche philologique, loin de s'opposer, ont en réalité des objectifs très différents²⁴. Il reconnaît que la philologie traditionnelle se construit autour de l'idée d'un *Ur-text*, pour la bonne et simple raison que cet *Ur-text* existe : chronologiquement, il est indéniable qu'un exemplaire du *Joseph* a été produit le premier. Ensuite, qu'il ait existé une ou deux mises en prose ne change rien à l'affaire : l'une a bien dû venir la première²⁵. C'est ce biais chronologique qui constitue sans doute la différence fondamentale entre l'approche d'O'Gorman et celle de Cerquiglino, et peut-être plus largement entre la philologie traditionnelle et la nouvelle : pour O'Gorman il semble évident que l'éditeur doit s'efforcer de retrouver un texte aussi proche que possible du point de production, quelle que soit la méthode utilisée par ailleurs ; pour Cerquiglino, au contraire, les manuscrits proposent une topographie des solutions syntaxiques possibles, sans que l'antériorité soit un critère déterminant de valorisation.

En ce sens on assiste parfois à un dialogue de sourds entre les deux médiévistes. Cerquiglino accuse O'Gorman de dédaigner les manuscrits de la famille *z*, ce à quoi O'Gorman répond qu'il n'en est rien²⁶, et qu'il est bien conscient qu'ils ont une valeur intrinsèque ; seulement, l'édition de texte aspire à l'unicité et non à la dissémination, et une édition synoptique de tous les témoins serait une tâche bien vaine ; il faut donc bien discriminer, d'une manière ou d'une autre. Mais on comprend bien comment, pour Cerquiglino, cette discrimination est un dédain : de fait, dans l'édition publiée en 1995 par O'Gorman, les manuscrits de la famille *z* ne jouent qu'un rôle faible.

24 *Ibid.*, p. 23 : « *That the author's syntactic analysis has on occasion "crossed the path" of traditional philology in no way implies that the two lines of approach are at odds with one another—quite the contrary, our methods have totally different objectives.* »

25 *Ibid.*, p. 24.

26 *Ibid.*, p. 26.

Pour O'Gorman, on l'a dit, le philologue et le syntacticien n'ont pas les mêmes objectifs : on ne peut qu'adhérer à cette remarque. Mais au-delà, ont-ils le même objet ? Le texte du *Joseph*, qui semble être l'objet d'étude commun d'O'Gorman et de Cerquiglini, a en réalité une nature bien différente d'une analyse à l'autre. Pour O'Gorman, ce texte est dans une grande mesure distinct de ses témoins manuscrits : ceux-ci sont des vestiges plus ou moins modifiés, voire fautifs, d'un *Joseph* unique (ou double : vers et prose). Pour Cerquiglini en revanche, chaque manuscrit est un texte à valeur égale²⁷. Il n'est pas possible de dire que l'un a plus raison que l'autre : les deux positions ont une valeur heuristique certaine et reflètent chacune une certaine réalité de la littérature médiévale et de notre propre rapport à cette littérature.

38

Il y a là deux conceptions du texte et de son autorité qui sont incommensurables, et qui relèvent d'une vision globale de la littérature médiévale, qu'aucun débat sur des principes d'édition de texte ne pourrait résoudre²⁸. Mais la rupture entre néo- et paléo-philologues ne s'arrête pas là. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les éditions du *Joseph* qu'ont données Bernard Cerquiglini et Richard O'Gorman, respectivement en 1981 et en 1995. L'édition de Cerquiglini²⁹ paraît dans une collection de poche grand public, 10/18, à peu près au même moment que *La Parole médiévale* ; elle reproduit le texte du manuscrit de Modène, c'est-à-dire l'ensemble de la trilogie attribuée à Robert de Boron et non le seul *Joseph*, et à partir d'un seul témoin ; enfin, elle est monolingue mais les termes difficiles sont suivis de traductions entre crochets ; un bref glossaire traduit certains mots. L'édition d'O'Gorman³⁰ paraît en revanche aux presses de l'Institut pontifical de Toronto, après un travail préparatoire qui remonte, on l'a vu, au début des années 1970 (pour sa face émergée). C'est une édition critique au sens plein du terme, avec tout l'apparat que cela implique, description des manuscrits, étude linguistique, protocoles d'édition, index des noms propres, glossaire double (un pour le vers, un pour la prose) : l'apparat occupe 280 pages

27 À ce sujet, voir mon article « Le texte médiéval existe-t-il ? Mouvence et identité textuelle dans les fictions du XIII^e siècle », dans Cécile Le Cornec, Anne Rochebouet et Anne Salamon (dir.), *Le Texte médiéval. De la variante à la recreation*, Paris, PUPS, 2012, p. 13-25.

28 Voir Hans Ulrich Gumbrecht, *The Powers of Philology. Dynamics of Textual Scholarship*, Urbana/Chicago, University of Illinois Press, 2003 : « [...] the relationship between a neophilological and a Lachmann-style critical edition should be taken as one of incommensurability. They cannot compete with—and they should not be compared to—each other because they depend on incompatible heuristic premises, on the weak subject of New Philology and on the particularly strong author—and editor—subject implied by the tradition of critical editing » (p. 38).

29 Robert de Boron, *Le Roman du Graal*, éd. Bernard Cerquiglini, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10/18 », 1981.

30 Robert de Boron, *Joseph d'Armathie. A Critical Edition of the Verse and Prose Versions*, éd. cit.

alors que le texte en couvre 306. Le texte du vers et de la prose est présenté de manière synoptique, sur deux pages, avec les notes et variantes en bas de page.

Entre ces deux éditions, il y a certes une divergence de philosophie : le choix d'un seul manuscrit, celui de Modène, davantage représentatif du propre de la prose, s'explique chez Cerquiglini, pour qui tout reconstructionnisme est contraire au fonctionnement singulier de l'écriture médiévale ; en revanche l'interventionnisme d'O'Gorman, qui aspire à livrer une édition définitive du *Joseph*, prenant en compte toute sa tradition manuscrite, s'explique aussi par sa confiance dans le processus ecdotique traditionnel.

Mais au-delà de ces choix intellectuels, il y a aussi une différence de visée. L'édition Cerquiglini s'adresse au grand public, et commente assez peu sa propre démarche : il s'agit d'offrir au lecteur le texte de Robert de Boron, cette trilogie arthurienne jusque-là mal diffusée et donc mal appréciée. L'édition O'Gorman, elle, s'adresse au spécialiste, celui qui veut pouvoir consulter un texte avec le maximum d'informations disponibles pour comprendre la démarche d'édition, avec le plus grand nombre de variantes possible, qui donne un aperçu fiable de la tradition manuscrite, et les outils nécessaires pour aller regarder les manuscrits par lui-même. Pour le médiéviste qui inclurait le *Joseph* dans son corpus d'étude, le choix est vite fait : l'édition d'O'Gorman est la meilleure, et tant pis si elle n'inclut pas le *Merlin* et le *Perceval* ; pour cela, il y a les éditions d'Alexandre Micha et de William Roach.

Mais l'éditeur n'édite-t-il que pour les spécialistes ? Clairement non, dans le cas de Cerquiglini – et, de fait, l'édition O'Gorman est illisible pour le lecteur non-spécialiste. Celle de Cerquiglini, avec sa présentation familière (un livre de poche), ses aides lexicales et son péri-texte réduit, est un excellent outil pour entrer dans le texte du début du XIII^e siècle et pour le découvrir, non pas tel qu'un éditeur l'a reconstruit, mais tel qu'il a plus ou moins réellement existé, dans un manuscrit précis. Cerquiglini inclut même des conseils de lecture, comme celui de lire le texte à voix haute, comme au Moyen Âge, pour mieux s'approprier l'ancien français³¹.

L'édition Cerquiglini est d'autant plus intéressante qu'elle n'est pas représentative de l'approche informatique qui sera prônée dans *Éloge de la variante* : ce n'est ni une édition traditionnelle, ni une édition tenant compte de la variance grâce aux outils modernes, mais plutôt une sorte d'*hapax*, une façon différente d'offrir la littérature médiévale au grand public. Elle est d'ailleurs proposée par un médiéviste qui ne s'est jamais prétendu éditeur de textes, et peut-être est-ce là une caractéristique de la *New Philology* – caractéristique qui est présentée comme un défaut par ses adversaires : les néo-philologues sont

31 Robert de Boron, *Le Roman du Graal*, éd. cit., p. 14.

rarement des éditeurs³². Le propos d'*Éloge de la variante* devient plus clair lorsqu'il est remis dans le contexte de *La Parole médiévale*: la critique de la philologie par Cerquiglini prend naissance dans la fascination d'un linguiste pour l'inventivité grammaticale des copistes, et la variabilité apparemment infinie des solutions qu'ils peuvent trouver pour adapter les textes à leur idiome propre, que cet idiome soit régional, social, générique ou formel.

Dans une certaine mesure, le conflit entre nouvelle et ancienne philologie a été une lutte entre *éditeurs* et *commentateurs*. Le terme *philologie* est devenu un enjeu de la querelle dans toutes ses acceptions, tantôt synonyme de « médiéviste » au sens large, tantôt d'« éditeur de texte » au sens restreint, voire, au sens péjoratif, de « dinosaure ». Sans doute cette confusion n'est-elle pas pour rien dans la querelle: chacun des deux camps soupçonne l'autre de volontés hégémoniques, et de vouloir définir l'ensemble du champ de la médiévistique. En réalité, vingt ans après, les frontières ont été assez peu bousculées: les néo-philologues n'ont pas phagocyté la pratique de l'édition des textes, et les paléo-philologues n'ont pas mis à bas l'approche herméneutique ou poéticienne des œuvres.

40

Sans doute y verra-t-on la preuve que les néo- n'étaient pas de vrais philologues, après tout, ou que les paléo- n'ont jamais été de vrais littéraires: chacun choisira l'interprétation qui convient à ses affinités. Toujours est-il que cette querelle, et tout particulièrement le débat opposant Richard O'Gorman à Bernard Cerquiglini, révèlent à quel point notre discipline est hétéroclite. *L'Éloge de la variante*, écrite par un linguiste, traite de la philologie traditionnelle mais s'adresse peut-être avant tout à des littéraires purs; quant à la querelle en elle-même, bien qu'elle semble d'abord concerner des questions d'ecdote, elle repose en fait bien davantage sur la volonté d'une partie de la médiévistique d'importer les outils post-structuralistes dans son domaine, et de repenser le Moyen Âge d'une manière qui bouleverse les habitudes d'un grand nombre de médiévistes. Les conflits de personnes, les attaques *ad hominem* et les enjeux de pouvoir ne sont qu'un effet secondaire lamentable de ce phénomène. Et il n'est ni récent, ni inédit: comme l'a naguère remarqué Richard Trachsler, il n'est que la réactivation, en d'autres temps et sous d'autres cieux, du débat formaliste des années 1960-1970 en France³³; ou, pourrait-on ajouter, du débat cristallisé autour du *New Criticism* dans le monde anglophone des années 1930; et sans doute pourrait-on remonter plus loin encore.

32 Une exception notable étant David F. Hult; sur ses prises de position théoriques et méthodologiques, voir « Reading it Right: The Ideology of Text Editing », dans Marina S. Brownlee, Kevin Brownlee et Stephen G. Nichols (dir.), *The New Medievalism*, op. cit., p. 113-130.

33 Richard Trachsler, « *Lectio difficilior*. Quelques observations sur la critique textuelle après la *New Philology* », dans Ursula Bähler (dir.), *Éthique de la philologie. Ethik der Philologie*, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2006, p. 155-171, ici p. 168.

Il m'est difficile de conclure autrement que de manière aporétique. Le propre des études littéraires, au regard d'autres branches des humanités, semble tenir à ce que nous nous définissons moins par une méthodologie que par un objet. Or, dans le domaine du savoir, la méthode définit l'objet ; il s'ensuit que, selon nos propres obédiences critiques, nous parlons rarement de la même chose lorsque nous croyons le faire, et même les plus éclectiques d'entre nous partent de présupposés formulés ou informulés qui sont incompatibles avec d'autres. Sans doute l'intérêt de débats comme celui de la *New Philology* est-il moins de faire évoluer la discipline – puisque les opposants campent généralement sur leurs positions – que de clarifier, de manière parfois spectaculaire, les prises de position des uns et des autres. Les débatteurs pensent être des combattants en première ligne, défendant bec et ongles leurs acquis : en réalité, pour les générations futures, ils jouent plutôt le rôle de cartographes.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : position du problème Élisabeth Gaucher-Rémond & Véronique Dominguez-Guillaume	7
---	---

PREMIÈRE PARTIE

HISTORIOGRAPHIE : THÉORIES ET NOTIONS

MÉTHODE ET IDÉOLOGIE

Nouvelles méthodes pour textes anciens : le <i>Joseph</i> de Robert de Boron et la querelle de la <i>New Philology</i> Patrick Moran.....	29
--	----

Réalisme et idéologie dans le <i>Guillaume de Dole</i> de Jean Renart : pour un changement de paradigme herméneutique Philippe Haugeard.....	43
--	----

AFFAIRES DE STYLES, QUESTIONS DE GENRE

Prolégomènes à toute critique des stéréotypes de la littérature médiévale : l'oiseau voleur dans <i>L'Escoufle</i> de Jean Renart Jean-Jacques Vincensini.....	63
--	----

Registre, style et manière dans la lyrique médiévale : les poèmes lyriques de Guillaume de Machaut et les doctrines médiévales des styles Ludmilla Evdokimova.....	75
--	----

La chanson de geste : une expérience critique, une expérience de la critique Jelle Koopmans	87
--	----

RECONSIDÉRER L'HOMME ET L'ŒUVRE

Philippe de Thaon le <i>coadunator</i> Vladimir Agrigoroaei	103
--	-----

Entre « cil qui l'escrist » et « cil qui fist » : de l'influence de Guiot sur Chrétien de Troyes dans <i>Le Chevalier au lion</i> Anne Rochebouet.....	123
--	-----

Le <i>je</i> des trouvères et les interprétations biographiques : les exemples contrastés de Gace Brulé et Thibaut de Champagne Marie-Geneviève Grossel	137
---	-----

SECONDE PARTIE

« EXPÉRIENCES CRITIQUES » : ÉTUDES DE CAS

MATIÈRE OU MANIÈRE ? LE ROMAN ARTHURIEN

La réception de la matière de Bretagne dans les romans en prose : Histoire(s) de sources et construction générique	
Hélène Bouget	157
« Deux sœurs qui ne sont pas sœurs » : le procès critique de la « fausse Guenièvre »	
Nathalie Koble	171
Le roman arthurien tardif en prose : un corpus négligé et réhabilité ?	
Pour un parcours critique et historiographique du Moyen Âge à nos jours	
Christine Ferlampin-Acher	187

HISTOIRES DE LA LYRIQUE

256	« L'amour courtois » : heurs et malheurs d'une notion critique	
	Michèle Gally	203
	Jaufré Rudel et l' <i>amor de lonh</i> , de Diez à aujourd'hui	
	Walter Meliga	217
	Froissart, un poète à la mode de son temps. Réception de Froissart poète au XIX ^e siècle : entre érudition et fiction	
	Patricia Victorin	231
	Table des matières	255